

Telle est, me semble-t-il, l'âme de la Russie dans cette crise terrible, qui aboutira, quels que soient les vainqueurs, à l'écrasement et à la reconstitution de l'Europe actuelle.

Cette âme s'est manifestée très noblement dans la séance de la Douma, tenue le 8 août, au Palais de Tauride, à Pétersbourg. Elle avait été précédée d'abord par une cérémonie fort imposante au Palais d'hiver où déjà, après les deux discours de l'Empereur, on avait vu fraterniser les chefs des divers groupes politiques, même les plus hostiles les uns aux autres.

Dans la salle Blanche, devant la loge diplomatique et les tribunes publiques absolument bondées, le président Rodzianko vint apporter l'oukase du tsar, convoquant la Douma, afin qu'elle donne son sentiment sur la guerre; ensuite son adjoint lut le manifeste impérial relatif à la déclaration de guerre de l'Allemagne. Le tsar fut acclamé par tous, très chaleureusement. Alors le président de l'assemblée, le chef du cabinet, le ministre des affaires étrangères, le ministre des finances, puis tous les chefs des différents groupes politiques, vinrent successivement exposer la situation, les uns pour justifier les mesures prises par le gouvernement, les autres pour expliquer leur vote. Toutes les propositions gouvernementales furent votées à l'unanimité. Pendant cette séance mémorable, chaque fois que les noms de la France, de la Belgique et de l'Angleterre furent prononcés, ils soulevèrent un enthousiasme indescriptible. Les ambassadeurs de ces puissances, dans la loge diplomatique, furent l'objet d'ovations sans fin.

Ce qui frappe, quand on lit les discours prononcés à cette occasion, c'est la parfaite dignité de ton qui s'y trouve. Ils ont, chez les conservateurs surtout, un caractère religieux élevé; chez les libéraux et les révolutionnaires, une tournure noblement patriotique. Il n'y a eu, à la Douma, ni chauvinisme brutal ni équivoque mensongère. Le président du Conseil a parlé un langage digne et loyal. Quant aux socialistes, après avoir dit fièrement et courageusement ce qu'ils reprochent au gouvernement autocratique du tsar, ils ont ajouté qu'en présence du péril national ils oubliaient leurs griefs pour ne plus penser qu'à la patrie.

Certainement, ce jour-là, la Douma a reflété l'âme de la Russie, une âme faite d'ardente foi, de sincérité et de force.

Henri SENSINE.

Le « Miroir »

Opinions suisses

L'entente nécessaire.

Il est un point sur quoi il faut oser insister, — insister sans colère, mais sans fausse prudence, — si l'on veut arriver à rétablir entre Suisses allemands et Welches l'harmonie de sentiment que les événements ont un peu compromise, savoir la violation de la neutralité du Luxembourg et de la Belgique. Nous constatons à cet égard que l'attitude de nos frères de langue allemande — car ils sont nos frères, et nous entendons qu'ils le restent — est pour nous une véritable énigme.

Ils sont assurément d'aussi bons Suisses que nous. Ils ont un aussi fier sentiment que nous de la dignité helvétique. Ils ont la même conception des devoirs de la Suisse, le même souci de son indépendance. Et pourtant le fait qui a bouleversé nos âmes, à savoir la monstrueuse violation de la neutralité de deux pays neutres, les a laissés, eux, indifférents, ou du moins muets, d'un mutisme qui ne paraît pas être celui de la stupeur et de l'indignation...

Leur presse n'a pas eu ce mouvement de réprobation qu'il nous eût été, à nous, impossible de contenir. Et même nous avons

surpris de timides essais de justification de l'acte inqualifiable. Mieux encore, nous avons entendu de la bouche d'un Suisse de vieille roche (je ne veux pas désigner son canton) ce mot dont j'atteste l'authenticité: « Les Belges n'ont que ce qu'ils méritent ».

De tels propos nous font entrevoir un abîme. Il ne sert à rien de fermer les yeux pour l'ignorer. Mieux vaut constater virilement que sur la chose *essentielle*, la chose selon nous indiscutable, parce qu'*évidente*, nous avons cessé d'être d'accord. Le crime que notre conscience de Welches réprovoque, et qui constitue la plus redoutable menace pour la Suisse, semble ne pas émouvoir nos Confédérés!

Et alors, comment n'y aurait-il rien de changé entre eux et nous? Il est tout naturel que l'angoisse de ce désaccord nous étreigne. Nous avons besoin de comprendre un état d'esprit si différent du nôtre sur la question vitale. Toutes les autres questions que soulève la guerre actuelle peuvent, peut-être, prêter à discussion; laissons-les. Mais celle-ci! Pour que l'union helvétique soit une réalité, il nous faut l'accord sur ce point, il nous le faut!...

Voici donc le problème qu'il est urgent de résoudre pour assurer notre paix intérieure: comment concilier la révolte de notre conscience welche avec la sereine indifférence de nos confédérés de langue allemande?

Qui, parmi eux, prononcera enfin le mot qui les libérera, le mot que nous attendons, et que nous devons attendre d'eux, puisque nous les aimons!

Philippe GODET.

Gazette de Lausanne (12 déc.).

Miguel de Unamuno, professeur à l'Université de Salamanque, un des intellectuels les plus en vue de l'Espagne contemporaine, a publié dans le *Nuevo Mundo*, revue hebdomadaire de Madrid, en date du 19 septembre dernier, un article dont voici la traduction française:

Opinions espagnoles.

L'Espagne neutre. Qu'elle vienne, la guerre!

Elles doivent être grandes les déceptions et la désolation des candides pacifistes qui nous disaient que la guerre finirait par disparaître. Ce qui est triste, ce n'est pas le fait que la guerre ne disparaisse pas, qu'elle n'ait pas l'air de vouloir disparaître jamais. Et je ne suis pas certain que sa disparition complète serait utile aux intérêts les plus élevés de la civilisation. Non, ce qui est triste, c'est que la guerre fait naître ici les haines les plus basses, les plus viles, les plus lâches, tandis que la raison d'être la plus élevée de la guerre semblait être au contraire d'ennoblir et d'épurer la haine, cette passion aussi nécessaire aux hommes que l'amour. Les belligérants finissent par ne plus se haïr, si tant est qu'ils ont commencé par se haïr. En vertu d'un tragique paradoxe, le champ de bataille devient pour les adversaires un terrain de rapprochement spirituel; ceux qui se combattent apprennent à se mieux connaître; au fond de leur âme ils ont pitié les uns des autres; ils s'aiment. Parfois, l'accolade fraternelle la plus chaude et la plus intime est celle que se donnent vainqueurs et vaincus, sur les cadavres amoncelés des deux armées, dans le champ arrosé de sang.

La haine terrible c'est l'autre, la haine féroce, celle qui se déchaîne parmi les simples spectateurs de la lutte. Les pauvres gladiateurs se battent pour la gloire, quelquefois pour leur vie, pour leur pain, pour la sécurité de leurs enfants. Mais la vile canaille qui hurle des gradins du cirque, excitant les uns ou les autres au combat, insultant ceux-ci ou ceux-là, cette canaille-là ne lutte pas; elle ne fait que haïr. Ce spectacle est répugnant. Voyez un peu dans notre bonne ville de Salamanque, les féroces explosions de joie de ceux-là mêmes qui, par le fait de leur ministère, sont les plus tenus à la paix et à l'amour. Ils viennent de lire dans leur journal la nouvelle d'une déroute des Alliés, réelle ou supposée. Et il faut entendre d'autre part les invectives furieuses des francophiles contre les Allemands. Francophiles? Non — c'est triste à dire — à peine en trouvons-nous des francophiles, des germanophiles, des anglophiles ou même des russophiles. Il n'y a pas de *philes*; il n'y a pas d'amour, ou presque pas. Presque partout il n'y a que de la haine, — *misos*; presque tout est horreur, *phobie*. La plupart de ceux qui se prétendent francophiles — pas tous, bien entendu, grâce à Dieu — sont simplement misogermains

ou germanophobes. Et vice versa. C'est la haine, la haine aveugle, la haine ignorante.

La haine ignorante, oui ; la haine aveugle. Ceux qui feignent de s'enthousiasmer pour les vertus germaniques — que nous reconnaissons tous — et déclament contre les vices français, ne savent en général à peu près rien de l'Allemagne ou de la France, ni des vertus ou des vices de l'une ou de l'autre. Ils apprennent la géographie topographique, mais non pas la géographie sociale ou ethnographique. C'est la haine, la haine. L'éloignement haineux. Un ami anglais me demanda un jour quels étaient, en gros, dans nos villes et nos campagnes, les divers partis politiques. Je lui répondis ceci : Nous n'avons que deux partis, les *antiixistes*, qui suivent *Zed* et les *antizédistes* qui suivent *Ix*. Ils sont tous des *antis*. Et lorsque surgit au sein d'une famille une discussion d'ordre purement domestique et privé, l'un des frères s'enrôle parmi les *antiixistes* et l'autre se met à la remorque [des *antizédistes*, sans s'inquiéter de l'idéal politique de *Ix* ou de *Zed*, qui d'ailleurs n'en possèdent aucun ni l'un ni l'autre.

Le spectacle de ce qui se passe en Espagne au sujet de la guerre européenne est profondément décourageant. C'est une véritable guerre civile d'ordre intime qui s'y est déchaînée, bien qu'on n'y tire pas de coups de fusils.

Il faut entendre exalter le kaiser comme un moderne Attila, le fléau de Dieu, qui est venu châtier la France impie, coupable d'avoir séparé l'Eglise et l'Etat et expulsé les ordres monastiques. Il faut entendre évoquer le vieux Jéhovah de l'Ancien-Testament, le Dieu du Sinaï et des armées ! Et ceux qui l'invoquent sont précisément ceux qui devraient surtout répandre l'Evangile et invoquer le Dieu du Calvaire, le Dieu du pardon, de la paix et de la miséricorde.

Il est triste, très triste, le sort de la noble, laborieuse et très catholique Belgique, sacrifiée aux nécessités stratégiques d'une guerre à mort, sinon à d'autres considérations. Mais ce qui est plus triste encore, c'est de voir se frotter les mains de satisfaction, au spectacle de ce « châtiment de Dieu », tous ces ministres de la paix et de les entendre clamer que ce châtiment est la rançon méritée du monument élevé à Bruxelles à la mémoire d'un homme fusillé en Espagne !

Et d'autre part, quelles vociférations contre l'Allemagne, contre la glorieuse patrie de Goethe et de Kant, le pays de ce très noble romantisme de clair de lune transcendental, le berceau de la Réforme !

Mais il faut avouer que la plus grande férocité, la vraie férocité, le déchaînement haineux le plus violent n'est dirigé ni contre l'Allemagne, ni contre la France, ni contre la Russie, mais contre l'Angleterre. Ces barbares lâches et possédés du Démon, il faudrait les mener au front de l'une ou de l'autre armée belligérante — selon les haines respectives — pour leur donner l'occasion d'apprendre à aimer leurs ennemis conformément aux préceptes du Christ et de la raison humaine. La guerre, la guerre tragique et fatale, la guerre purificatrice détruirait les rancunes de ces gens qu'on ne saurait pas même qualifier de payens. Il ne faut pas insulter ni défigurer le paganisme. Thucydide, qui fut le maître de Machiavel, pourrait enseigner la modération à ces ministres de la haine.

Je vous dis que tout cela est fait pour déprimer le cœur et pour obscurcir l'esprit. Et pour s'y soustraire, il faut rester chez soi, fuir certaines réunions, éviter les colonnes où l'on affiche les « manchettes » des journaux. Il faut lire dans le recueillement les nouvelles de la guerre, et admirer les actes d'héroïsme, de patience, de valeur, de résignation et de patriotisme de tous ces peuples que le dieu de l'enfer ou plutôt la Némésis souveraine a lancé les uns contre les autres. La haine empoisonne l'âme et nous devons jeter hors de nous tout poison. Ce qu'il y a de pire, c'est de le digérer sans qu'il vous tue complètement. Il arrive parfois que des assassins sentent naître en eux de la pitié, et même de l'amour pour leur victime, une fois qu'ils ont assouvi leur haine contre elle. Et nous ne saurions jeter la pierre à celui qui tue sans haine, pour accomplir un triste devoir, comme il arrive aux combattants dans une guerre régulière entre nations civilisées. Souvenez-vous du très généreux Martin Fierro, qui, après avoir enterré une de ses victimes fatales, plaçait une modeste croix sur la tombe et, découvrant son

noble front, récitait un « Pater Noster » pour le repos de l'âme de son ennemi.

C'est ainsi que combattait Martin Fierro. Ainsi combattaient nos ancêtres et les ancêtres des Hispano-Américains d'aujourd'hui. Ils se battaient dans la plaine arrosée du sang généreux des uns et des autres. Et, ainsi fertilisée, cette plaine vit germer la fleur de la fraternité. C'est ainsi que combattent aujourd'hui, au cœur de l'Europe, les peuples qui marchent en tête de la civilisation...

On dit que la guerre est comme une tempête qui purifie l'atmosphère. C'est à peu près ce que disait Hegel, le philosophe de la guerre ; Moltke aussi, le taciturne mystique de la guerre. D'autres hommes encore, grands par le cœur et par l'esprit, ont défendu et glorifié la guerre. Le Christ a dit qu'il était venu sur la terre pour y porter la guerre. Mais quelle guerre ? La guerre noble, celle qui brûle et détruit la haine pour la changer en holocauste, en sacrifice.

Mais si cette haine vile et lâche que nous voyons ici germer sous nos pieds, si cette haine aveugle et ténébreuse devait nous empoisonner l'âme, alors, qu'elle vienne la guerre, pourvu qu'elle nous enseigne à aimer notre ennemi, selon le commandement du Christ !

Miguel de UNAMUNO.

Traduit de l'espagnol par Gustave Koeckert.



Bulletin bibliographique

R. KOEHLIN. *Colinette et Crin-Crin*. Album pour les enfants, avec illustrations en couleur de H^{te} Bolle. — A. Denéraz-Splenger, Lausanne.

Nous ne saurions trop recommander aux parents en quête d'étrennes ce charmant album. Non seulement il divertira royalement les privilégiés auxquels on le destinera, mais il contribuera certainement à former leur goût. L'histoire de ces deux poupées, qui de la façon la plus imprévue acquièrent l'intelligence, est narrée avec brio et sans fadeur. Quant aux dessins en couleur qui racontent, eux aussi, de la façon la plus pittoresque les aventures de Colinette et de Crin-Crin, ils sont tout bonnement exquis, à la fois simples, spirituels et drôles. Qu'ils amusent les enfants, c'est certain, et c'est l'essentiel, mais ils ne plairont pas moins aux aînés, qui prendront un plaisir renouvelé à feuilleter avec les petits ces pages lumineuses et fines.

L. D.

Publications reçues :

Benjamin VALLOTTON. *Les Racines*. Roman. F. Rouge et C^o, Lausanne.

Marcel ABAIRE. *Sous un masque d'ironie*. Vers. Edition de la Violette. *Le Livre des Dix*. Vers et proses du groupe littéraire « La Violette », à Genève.

M. BUTTS. *Héros !* Episodes de la guerre de 1914. Illustré. Payot et C^o, Lausanne.

E.-F. BUCKLEY. *Contes de la Grèce héroïque*. Traduction de S. Godet, préface de H. Croiset. Payot et C^o, Lausanne.

Marcel GUINAND. *Contes d'un soldat de 1914*. Georg et C^o, Genève.

Pierre JEANNET. *Les deux maisons*. Histoire d'une crise d'âme. Chez l'auteur, Le Brassus.

Hélène CLAFARÈDE-SPIR. *Ce qui manque à notre civilisation*, d'après A. Spir. Plaquette. Librairie Kun lig, Genève.

N.-N. HERJEU. *Christophe Collomb*. Drame en cinq actes, traduit du roumain par L. Bachelin, F. Boissonnas et C^o, Genève.

A.-L. MONTANDON. *En marge du procès de la science*. F. Boissonnas et C^o, Genève.

Noël suisse 1914. Edition Atar, Genève.

Almanachs : *Almanach pour tous 1915*, J.-H. Jeheber, Genève. — *Almanach du Léman 1915*, Edition Atar, Genève. — *Almanach romand 1915*, Stämpfli et C^o, Berne. — *Schweizer Heim-Kalender 1915*, Arnold Bopp et C^o, Zurich. — *Der Winkende Bot 1915*, Stämpfli et C^o, Berne.